

La vie éternelle

Autor(en): **Ebeling, Gerhard**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **62 (2012)**

Heft 4: **"Une théologie inscrite dans les oppositions de la vie" : autour de la figure de Gerhard Ebeling (1912-2001)**

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-514906>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LA VIE ÉTERNELLE¹

GERHARD EBELING

Résumé

Commentant l'ultime élément du Symbole des Apôtres, la foi en la vie éternelle, l'auteur s'attache à en dégager la signification actuelle. Alors même que la notion pourrait évoquer la perspective d'une sérénité, d'une félicité paisibles, au-delà de toute limite et de toute vicissitude, l'auteur montre que si l'on veut vraiment comprendre ce que cette notion signifie, il faut affronter toutes les contradictions qui se dressent contre elle et toutes les tensions qu'elle suscite. Il devient alors possible de comprendre qu'elle ne nous renvoie pas en dehors du temps, mais qu'elle constitue une manière offensive et exigeante de nous rapporter à notre temporalité et à notre mort.

La vie éternelle – c'est là incontestablement une affaire de foi. Pourtant nous ne pouvons croire à quelque chose dont nous ne pouvons nous faire aucune idée. Mais comment donc nous faut-il concevoir cela : la vie éternelle ?

Ne nous trouvons-nous pas d'emblée sur une fausse voie en posant cette question ? On nous objectera : comme tout ce qui est affaire de foi, le concept de vie éternelle dépasse aussi, et même bien plus que tout le reste, notre entendement, voire le contredit même radicalement. Mais, pour le bien de la pureté de la foi, il faut prendre en considération cette objection. La protestation véritable et nécessaire que la foi oppose à la voix de l'incroyance ne saurait être aveugle et insensée, comme c'est le cas dans la superstition.

Ainsi, la foi en la vie éternelle nous fait d'abord penser à ce qui la contredit et ce à quoi elle manifeste à son tour son opposition. En matière de foi, nous devons nous attendre à un combat, à un conflit dans lequel nous avons à subir une contradiction, mais aussi à en marquer une. Certes, la vie éternelle, si elle est vraie, c'est la paix éternelle, la félicité éternelle. Pourtant la foi en la vie éternelle n'est pas sans tourment et lutte. Bien au contraire, elle attire carrément la contestation, provoque plus que toute autre chose la contradiction.

¹ Cet article constitue un commentaire à l'ultime notion du Symbole des Apôtres, s'attachant à en donner une interprétation actuelle. Première parution dans un recueil collectif issu d'une série radiophonique : *Das Glaubensbekenntnis. Aspekte für ein neues Verständnis*, éd. par G. Rein, Stuttgart, Kreuz Verlag, 1967, p. 67-71. Repris dans : G. EBELING, *Wort und Glaube. Dritter Band. Beiträge zur Fundamentaltheologie, Soteriologie und Ekklesiologie*, Tübingen, J. C. B. Mohr (Paul Siebeck), 1975, p. 455-460. Traduction de l'allemand par Pierre Bühler.

Il n'est pas besoin de chercher des concrétisations de cette contradiction. Elle est partout à portée de main. Notre vie est mortelle. Et tout ce qui nous touche en elle est temporel et éphémère : notre faim et notre jouissance, les angoisses et les joies, les biens et les œuvres, l'amour et la déception, le fait de forger des plans et le fait d'enterrer des espoirs. Quiconque confesse : «Je crois à la vie éternelle», doit porter son regard ouvertement et honnêtement telle qu'il la perçoit et qu'il en fait véritablement l'expérience. Il doit croire contre tout ce qui porte en soi le germe de la mort. Et qu'est-ce qui en serait exempt ? Contre quoi ne faudrait-il croire lorsqu'on croit en la vie éternelle ? Où cette foi ne trouverait-elle pas de la résistance ? Qu'est-ce qui ne s'érigerait pas en son contradicteur ?

Il nous suffit de penser aux tombes qui renferment déjà quelque chose de notre vie : la mère, le père, l'ami, son propre enfant. Nous pouvons penser à notre corps, aux nombreuses traces perçues et bien plus encore aux traces non perçues du vieillissement et de la décomposition. Mais nous pouvons également penser à tout ce qui nous cache et fait oublier aimablement la vision de notre fin amère, le plaisir de vivre, qui est si passager et donc si assoiffé d'éternité. Penser à cela signifie percer à jour les illusions, certes non pas leur contester tout droit, mais leur reconnaître leur droit comme limité et conditionné.

Il ne faudrait bien sûr pas penser seulement au domaine privé. Il y a tout autour de nous la vie, la souffrance et la mort de millions d'humains, que l'enchevêtrement des destinées égalise et qui sont pourtant vécues individuellement comme ce que chacun doit pourtant assumer de manière strictement personnelle. Il y a l'immense flux des générations et des peuples avant nous, emportés dans le tourbillon de l'histoire et engloutis dans la tourmente du passé – des millénaires, et pourtant un instant seulement dans les espaces de temps astronomiques.

Et c'est ainsi que les choses continuent, sans qu'aucun être humain ne sache comment et combien de temps. Certainement pas de manière éternelle. L'espérance de vie de l'individu pourra continuer d'augmenter, comme dans les dernières décennies. L'art de tromper la mort pourra certainement faire des progrès inimaginables, en cadence fantomatique avec l'art de livrer soudain à la mort une moisson de masse. La capacité croissante de manipuler et d'emmagasiner la mort et la vie pourra déplacer les frontières entre elles, mais non pas les séparer l'une de l'autre. La vie reste une vie à terme et donc orientée vers la mort. Il serait carrément absurde et effrayant d'imaginer qu'on parviendrait à prolonger la vie humaine dans le temps de manière pratiquement illimitée. D'habitude la mort apparaît comme ce qui menace le sens de la vie. Mais ce sens de la vie ne disparaîtrait-il pas encore plus par la suppression de la limite de la mort ? Tout ne serait-il pas alors indifférent et fade, un ennui sans limites ?

Dans la clarté de la lumière artificielle des sciences et de la technique, nous voyons certaines choses de manière plus précise que les humains de temps plus anciens. S'ils parlaient de la vie éternelle, ils voyaient assurément la mort devant eux, puissante et sérieuse – ils la voyaient de manière plus claire que nous qui la refoulons de notre conscience ou la portons aux nues comme quelque chose qui chatouille notre goût de la sensation. Et pourtant ils se voyaient en

mesure de penser, en contradiction avec la mort, une vie sans mort. Nous avons en revanche l'habitude de considérer la vie et la mort comme des phénomènes biologiques. Dans une confrontation médicale et pharmaceutique entre la vie et la mort, il est possible de gagner quelque terrain. Mais il paraît insensé de vouloir résister fondamentalement à la mort en tant que phénomène biologique. La vie et la mort sont alors les moments d'un seul et même processus. En contraste, le concept de vie éternelle apparaît comme une contradiction dans les termes. Pouvons-nous nous représenter une vie qui ne contiendrait pas en elle-même le mouvement et le changement, le manque et l'imperfection ? La pensée même d'une pleine satisfaction, d'une béatitude éternelle ne dissout-elle pas le concept même de vie ? La vie ne serait-elle pas éteinte aussitôt qu'il ne lui manquerait plus rien, qu'elle ne pourrait plus attendre ni accroissement, ni menace ?

Bien sûr, les anciens savaient : ce sont des images, lorsqu'il est question de la vie éternelle comme d'un état paradisiaque, d'un joyeux banquet, d'une louange céleste, d'une contemplation de la gloire divine. Mais pour eux, il s'agissait d'images nourries de réalité. Pour nous, en revanche, en matière de vie éternelle, la tension entre image et réalité s'est énormément agrandie. L'absence d'images risque d'enlever à la foi en la vie éternelle toute capacité de langage. Et cette incapacité langagière, quant à elle, menace de mettre un terme à la foi elle-même. La pensée de l'éternité est devenue étrangère à notre temps. Et cela ne touche pas seulement le chaînon ultime dans la confession de la foi chrétienne, mais celle-ci même et dans son intégralité.

Nous n'avons pourtant pas le droit de nous arrêter ici, comme si cette situation ne nous donnait plus à penser. Avons-nous déjà saisi de manière appropriée le conflit qui fait nécessairement partie de la foi en la vie éternelle ? Les difficultés de la foi sont aujourd'hui, dans une large mesure, dues à une réflexion confuse. Certes, la véritable racine de la résistance à la foi ne provient pas la pensée, mais d'une profonde aversion. Cette dernière utilise les difficultés de pensée comme un camouflage, surtout si elles sont suscitées par une réflexion lacunaire et inadéquate. Une pensée de mauvaise qualité obscurcit la foi et donne à l'incroyance un semblant de justesse. Elle déplace le conflit en matière de foi au mauvais endroit et lui enlève ainsi son acuité. C'est ainsi que le sel perd sa saveur et qu'il se trouve foulé aux pieds par les hommes [Matthieu 5, 13]. Mais c'est là autre chose que le scandale de la foi qui, en confessant la vie éternelle, contredit de manière claire et distincte une vie qui ne veut rien savoir de l'éternité.

Que signifie «éternité» ? Ce terme exprime tout d'abord une démarcation à l'égard du temps. Mais dans quel sens ? De manière à ce que toute limitation du temps se trouve niée ? Lorsque nous ne pesons pas nos mots, c'est ainsi que nous avons l'habitude de parler. Nous nous plaignons d'un temps indéterminé d'attente en disant que ce temps dure une éternité – et ce ne furent finalement que dix minutes. Pourtant, même une prolongation infinie du temps ne fait pas encore l'éternité. L'éternité serait-elle donc la négation du temps, l'absence de temps ? On parle des vérités éternelles, et l'on entend par là des évidences générales,

indifférentes à l'égard du temps, comme le principe de la somme des angles d'un triangle. Mais cela non plus ne correspond pas au sens biblique de l'éternité.

Si Dieu en tant que Dieu vivant s'appelle «éternel» et si le concept de vie s'associe à celui de l'éternel, cela n'exprime en rien une indifférence à l'égard du temps. Il s'agit bien plutôt d'un rapport hautement offensif et exigeant au temps. Pourtant, on ne peut comprendre cela avec une conception formalisée, neutre, d'un temps mesurable. L'éternité n'est pas un concept physique, mais religieux. Si on le mélange avec un concept du temps restreint à la physique, il n'en résultera qu'une série de faux-problèmes stupides, qui suscitent une peine inutile à la piété et à la théologie en lien avec ce qu'on appelle les «choses dernières».

Il nous faut partir de l'attitude à l'égard du temps. L'être humain vit dans le manque de temps, il est sous la pression du temps. Cela ne vaut ni pour la plante, ni pour l'animal, quand bien même ils sont exposés au temps. Mais ils le sont de manière immédiate et involontairement. L'être humain, en revanche, est conscient du temps et devient ainsi son propre problème. Il reste attaché au passé et s'élanche dans l'avenir, il rend présent ce qui n'est pas présent et, pour cette raison même, n'est jamais en harmonie avec son présent. Il se souvient et il planifie, il se tourmente avec le repentir et le souci, porte la charge d'un passé qui s'accroît et d'un avenir qui s'évanouit. Qu'il manque de temps par soif d'agir et goût de vivre ou qu'il tue le temps parce qu'il ne sait qu'en faire – dans tous les cas, il est en discordance avec son temps et donc avec lui-même. Il est ainsi beaucoup plus profondément déterminé par le temps que tout ce qui est temporel. Ce qui fait son humanité – la raison, le langage, la conscience – et ce qui le fait échouer et manquer cette humanité, cela s'attache tout entier à son rapport au temps. Il veut être maître de son temps et se trouve d'autant plus soumis à lui.

C'est Dieu que la foi considère comme le maître du temps. L'éternité marque cette autorité divine à l'égard du temps, la liberté illimitée de conférer le temps et d'en fixer la limite. L'éternité et le temps ne s'écartent pas de manière disparate l'un de l'autre, ne se succèdent pas non plus, mais sont pour ainsi dire liés l'un à l'autre dans leur dimension profonde. C'est pourquoi, dans la compréhension de l'éternité, les deux choses sont liées : Dieu dans son être Dieu et l'homme dans son être homme.

La vie éternelle revient à Dieu seul. Le fait de croire en Dieu en tant qu'esprit et amour explicite pourquoi «vie éternelle» n'est pas une contradiction dans les termes. L'esprit qui vivifie et l'amour qui demeure à jamais ne s'accommodent pas d'une position qui ferait de la foi en le créateur une hypothèse pseudo-scientifique, une théorie de la genèse du monde, du temps et de la vie. L'esprit et l'amour renvoient à la vie, qui constitue l'enjeu dernier de l'existence temporelle et qui rendrait l'homme intègre s'il l'avait véritablement. Il ne l'a pourtant que comme une chose promise et à recevoir dans la foi. Le fait qu'elle ne revient qu'à Dieu seul ne contredit pas mais souligne bien plus que l'être humain ne l'a pas en lui-même et à partir de lui-même. Son salut n'est pas auprès de lui, mais consiste en ce qu'il se dessaisisse de lui-même et s'en remette à celui qui est esprit et amour.

C'est pourquoi le véritable contradicteur de la foi en la vie éternelle n'est pas la mort qui met un terme à notre existence temporelle, mais la vie par laquelle nous dissipons notre temps. La foi en la vie éternelle contredit de la manière la plus vive une vie qui se cramponne à elle-même, par l'effort ou la jouissance, qui s'agrippe aux choses temporelles par le souci ou la distraction et qui, par là même, confère d'autant plus de pouvoir à la mort qu'elle fuit. La foi en la vie éternelle n'est pas un jeu de l'imagination nous permettant de nous représenter une existence après la mort, afin de banaliser ensuite la mort qui se tient devant nous. Elle est la prise au sérieux de Dieu en tant que seigneur de notre vie.

Ce que cette seigneurie de Dieu signifie s'est manifesté aux chrétiens en Jésus, et c'est pourquoi ils le confessent, à la gloire de Dieu, comme celui qui règne sur la vie et la mort. C'est de là que se décide ce que nous devons penser de la vie éternelle. Elle ne remplace, ni ne prolonge cette vie-ci après la mort. Elle est bien plutôt le dépassement et l'accomplissement de cette vie-ci à travers la mort. Elle est donc bien une autre vie que celle qui a la mort devant elle. Elle est la liberté à l'égard de la mort en tant qu'accomplissement et dépassement de cette vie-ci. La compréhension de la vie éternelle est déterminée pour nous par la croix de Jésus. Pour cette raison, elle est la vie à laquelle il nous est donné part maintenant déjà par la foi en lui : la nouvelle vie en tant que courage pour le temporel, le courage de tout accepter et de tout donner à la louange de Dieu. «Celui qui croit au Fils a la vie éternelle», dit l'Évangile de Jean². Car «où il y a rémission des péchés, là est aussi la vie et le salut», enseigne Luther dans le *Petit Catéchisme*³.

Il est tout à fait adéquat à la foi en Jésus que la vie éternelle ait perdu son lieu intuitivement saisissable dans une certaine conception du monde : le ciel conçu comme un espace au-dessus de la terre et l'extension du temps au-delà de la mort. Nous devons penser la vérité de ce que signifient «ciel» et «après la mort» en libérant ces notions de l'encerclement qu'opèrent les concepts physiques de l'espace et du temps. Si quelqu'un s'en plaint, soulignant que les ténèbres de la mort n'en deviennent que plus obscures encore, on lui demandera si ce n'est pas là précisément la situation de la foi : s'avancer dans ces ténèbres, dans la certitude que l'obscurité n'est pas obscure pour Dieu, et donc pas non plus pour celui que, dans la mort, Dieu, et Dieu seul, attend.

Le fait que la foi en la vie éternelle ne soit pas intuitivement saisissable nous renvoie d'autant plus à l'expérience dans laquelle la foi en la vie éternelle a son véritable lieu : la manière absolue et ultime dont notre conscience, en cette vie temporelle, est prise à partie et accusée, et dont elle est libérée et rendue certaine par la parole de la vie éternelle. Cette double expérience est toutefois inséparable de la mort. C'est celle-ci qui nous inculque le sérieux de la vie. Et c'est elle aussi par laquelle la joie de la vie éternelle se clarifie et en dépit de laquelle elle s'accomplit.

² Jn 3,36.

³ M. LUTHER, *Œuvres*, t. VII, Genève, Labor et Fides, 1962, p. 181.

